

Parle !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 17

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 27 avril 1918. — La Suisse sous la main (J. M.). — Cou... Cou! (V. F.). — A propos de Davel (G.-A. Bridel). — Le point final (Philippe Godet). — Onna misa (Marc à Louis). — Appel au peuple suisse. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LA SUISSE SOUS LA MAIN

An! c'est ennuyeux, à la fin, d'entendre toujours ressasser que ça ne va plus, en Suisse, que ça se disloque, que nous ne pouvons nous entendre entre Confédérés, et patati et patata. Et des gens s'évertuent, à grand renfort de publications de tout genre, d'articles de journaux, de conférences, de sociétés spéciales, à essayer de recoller les morceaux, à prouver que nous avons plus que jamais sujet de rester Suisses, et bons Suisses — ce qui est une vérité à la manière de celles de M. de la Palice — à nous conjurer de chercher ce qui nous unit et non ce qui nous divise — c'est donc qu'il est des choses qui nous divisent — etc., etc.

Tous ces efforts partent d'un bon naturel et certes, il serait ingrat de ne pas le reconnaître. Mais cela ne suffit point. Il est notoire que, jusqu'ici, on n'eût guère occasion de constater des résultats bien encourageants. Il semble, au contraire, à voir les appels de plus en plus nombreux et pressants que lancent les sauveurs de l'Helvétie, que tout aille chez nous de mal en pis.

On dit : cherchons ce qui nous unit et non ce qui nous divise. L'opinion est discutable. Ce qui nous divise est peut-être moins grave qu'on se l'imagine et, à s'en rendre bien compte, on trouverait, sans doute, le remède. Chercher d'un côté des points d'entente, de l'autre, à faire disparaître les sujets de désaccord, sont deux moyens également recommandables pour aboutir au résultat désiré.

Aujourd'hui, dans le désir de donner, sous forme d'une simple idée, notre collaboration bien modeste aux efforts tentés jusqu'ici dans le dessein de resserrer les liens qui doivent nous unir entre Confédérés de toutes races, de toutes langues et de toutes confessions, c'est à ce qui nous unit que nous en appelons.

Trêve, pour un moment, aux écrits, aux discours, aux conférences, qui, le plus souvent n'apprennent rien aux convaincus et ne convertissent ni les incrédules ni les indifférents. L'amour qu'on doit avoir pour son pays et pour ses compatriotes ne s'explique ni ne se démontre par des écrits ou des discours; encore moins peut-on, par ce moyen, espérer l'inspirer à ceux que l'on veut catéchiser.

Depuis la guerre, qui nous a soudainement révélé certaines divergences de mentalité, de conceptions, de sympathies, il n'est pas aisé de multiplier les rencontres entre Confédérés; la réduction des moyens de communication y met obstacle. Il faut patienter jusqu'à la conclusion de la paix pour rétablir des relations plus étroites et nécessaires entre nous.

Mais, en attendant, on peut agir quand même dans les limites restreintes qui nous sont fixées par les circonstances. Et cette action nous paraît devoir être une excellente préparation à la réalisation des plans d'après-guerre, de plus grande envergure.

Dans la plupart de nos villes, grandes et petites, il existe des groupements, sociétés ou clubs de Confédérés, par cantons. Ce besoin de se réunir entre citoyens du même canton habitant une ville d'une autre partie du pays est très naturel; il est aussi fort louable. Il affirme contre des théories dont l'heure n'a pas encore sonné chez nous, fort heureusement, le profond et la fidélité de l'esprit cantonaliste ou mieux, fédéraliste, qui fait la force de la Confédération.

Pourquoi donc, ces divers groupements, qui cultivent avec ferveur, et ils ont raison, les traditions, les coutumes, les vieux refrains propres à leurs cantons d'origine, ne se réuniraient-ils pas de temps en temps et, avec le concours des sociétés indigènes, n'organiseraient-ils pas des soirées où seraient évoqués de façon vivante et dans la mesure où cela est possible, les traditions, coutumes, refrains en question. Pour augmenter encore l'attrait de ces réunions, il serait désirable que les participants, les dames, tout au moins, revêtissent le costume caractéristique de leur canton.

Pas de conférences, en tout cas, même pas de discours, ou, si l'on ne peut décidément s'en passer — il est des personnes qui croient cela — un seul et très concis. Les discours les plus courts sont toujours les meilleurs.

Nous avons le sentiment qu'à cette évocation, toute familière et cordiale de la vie nationale propres à nos cantons, on se persuaderait aisément — si on ne l'est déjà — du caractère si particulier de notre pays, de l'air de famille qu'il y a entre ces types, ces mœurs, d'apparence si divers, et l'on verrait bien que sous cette bigarrure, toute de surface, il y a un fond commun, un tout harmonieux, indissoluble, et digne, oh! combien, de notre amour, de notre fidélité, de notre union. J. M.

Parle! — Dans une assemblée publique un auditeur ne cessait d'interrompre les orateurs par des remarques, des réflexions de tout genre.

Ses voisins, éternés, l'invitèrent, puisqu'il avait tant à dire, à monter à la tribune. Comme il s'y refusait, on l'y porta de force.

Notre homme était au supplice. Il ne disait mot, regardant d'un air piteux l'auditoire, qui le narguait. Enfin, d'un air très embarrassé :

— Messieurs, dit-il, je n'ai jamais pu parler en public. Mais si quelqu'un de vous veut bien encore prendre la parole, je lui tiendrai son chapeau.

On rit. Il était sauvé.

Beaux-Arts. — Rappelons l'exposition, ouverte jusqu'au 5 mai, à la Galerie Bernheim jeune et Cie (Galeries du Commerce) des peintures de M. Emmanuel Vincent.

COU... COU!

Un de nos lecteurs nous écrit qu'il a entendu chanter le coucou le 7 avril, près de Vaugondry. Il n'ajoute pas qu'il l'ait vu. Ce singulier oiseau ne se montre guère. Eugène Rambert se demande même s'il existe :

« ... Je ne suis pas bien sûr que l'existence du coucou ne soit point un mythe, dit-il. On m'en a montré dans les musées; mais on peut mettre tout ce qu'on veut dans un musée. Quelquefois, on m'a dit, dans la forêt: « Voilà le coucou! » et j'ai vu, en effet, voler un gros oiseau d'un arbre à l'autre, mais toujours de si loin que je n'ai pu me faire aucune idée précise de sa figure. La seule chose dont je sois assuré et dont, je pense, personne ne doute, c'est que chaque printemps retentit cet appel mystérieux, qui semble venir du creux des vieux chênes: on dirait le premier tressaillement de quelque génie longtemps engourdi qui s'éveille enfin du pesant sommeil de l'hiver. »

Il est de fait qu'il est malaisé d'observer le coucou. On y arrive, cependant. Ecoutez le docteur Bourget :

« Dans vos promenades vous entendrez souvent le coucou, mais il vous arrivera assez rarement de le voir, surtout si vous êtes en marche. Si, au contraire, vous êtes assis dans un bois taillis, brusquement et silencieusement vous verrez se poser sur un jeune chêne un oiseau gros comme un geai, et de couleur grise assez uniforme. Il se pose, regarde à droite et à gauche, puis repart aussi silencieusement, sans bruissement de branches. C'est le coucou.

« Inutile de vouloir aller à sa recherche en se guidant sur son cri; il vous voit et vous entend de très loin et semble avoir un malin plaisir à vous entraîner dans la forêt, en répétant son *cou-cou* de deux en trois minutes, tout en fuyant devant vous. »

Quand il entendait le tout premier appel du coucou, l'auteur des *Beaux dimanches* ne manquait pas de se palper pour voir s'il avait quelque argent :

« C'est une habitude de mon enfance, écrit-il, où l'on nous recommandait de toujours avoir une pièce blanche dans son portemonnaie lorsque au printemps on parcourait les bois.

« Si le premier chant du coucou vous surprenait, ne fût-ce qu'avec une pièce de cinquante centimes dans la poche, on était assuré pour le reste de l'année de posséder la petite somme nécessaire à une vie paisible et à des plaisirs modestes.

« Cette croyance populaire est au profit des humbles seulement; elle ne parle pas de l'or, elle se contente de l'argent, qui représente pour le pauvre la richesse. »

Du chant du coucou, nos campagnards tirent des pronostics météorologiques: *Quand le coucou tsante découlé le maison, l'é signo de piódze* (quand le coucou chante près des maisons, c'est signe de pluie).

Ils tiennent à l'ouïr au début du printemps: *Entre mât et avri, tsanta, coucou, se l'i vi!*